Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 4 (1916)

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISCELLANÉES

PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT

C'est un ouvrage nouveau que M. Edouard Claparède présente au public, en se servant modestement du titre qu'il avait adopté en 1905 (*Psychologie de l'enfant et pédagogie expérimentale*. Genève, Kündig, 1916), suivi de la mention : cinquième édition revue et augmentée. En effet les chapitres de ce livre ont pris une telle extension qu'au lieu des 77 pages primitives, il en faut maintenant 571 pour les contenir.

Que serait-ce encore si l'auteur s'avisait de répondre à toutes les questions qu'il pose ? A le lire, on s'aperçoit des promesses infinies que la psychologie de l'enfant fait miroiter devant les yeux des éducateurs. On s'aperçoit aussi du génie avec lequel M. Claparède fait surgir les problèmes que la vie, même celle des enfants, surtout celle des enfants, recèle. Car il faut un certain génie pour s'aviser seulement qu'il y a des questions ; et il en faut un plus subtil encore pour les poser à bon escient. M. Claparède excelle en ce genre d'exercice qui est celui des inventeurs. En sériant, en classant, en nommant les problèmes, il en rend l'évidence si urgente qu'on s'étonne qu'il y en ait tant encore auxquels on a à peine essayé de répondre.

Le chapitre des *méthodes*, plus aride quoique moins interrogatif, fait apparaître avec force combien la psychologie tend à devenir une science exacte. Grâce au calcul des « variations moyennes » et de « l'écart étalon », la probabilité se mue presque en certitude ; et les temps viennent, semble-t-il, où il sera impossible aux yeux sérieux de faire intervenir leur équation personnelle dans l'appréciation des résultats d'une enquête.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces deux chapitres. Mais leur critique dépasse notre compétence. Nous nous bornerons à les admirer et à en

conseiller la lecture aux pédagogues, maîtres d'école et instituteurs, tout spécialement à ceux qui ne se doutent pas qu'il y a des problèmes, des méthodes, et même des âmes d'enfant qui végètent ou meurent de cette ignorance. Puis, prenant de ce volume la tête et la queue, plus accessibles aux humbles mortels, nous insisterons un peu davantage.

La tête, c'est l'*introduction*. Elle constitue un petit chef-d'œuvre de bon sens alerte et vigoureux. M. Claparède y répond, en trois petits paragraphes intitulés *le bon sens, le don*, et *la pratique journalière* à ces jaloux, dont on trouve des exemples dans toutes les carrières hélas ! et qui, au nom de leur expérience individuelle, tranchent du supérieur et, avec un indulgent sourire de pitié, écartent les savants comme suspects d'incompétence. M. Claparède est animé d'une patience d'ange à l'égard de ces compétents bavards. Il les écoute ; il accueille leurs critiques ; il leur explique à eux-mêmes ce qu'ils veulent dire ; et il se trouve, en fin de compte, qu'ils ne peuvent faire autrement que d'approuver la psychologie et d'en désirer le développement intégral. C'est un triomphe de pédagogie que d'inaugurer ainsi un enseignement en rabattant toutes les critiques dans le sens de la croissance.

Et maintenant la queue ! La queue, c'est le dernier chapitre. Il traite du *développement mental* de l'enfant, et donne une large place à la question du jeu. Avec un peu d'attention, on découvrirait dans ce chapitre toute une philosophie de la vie ; et on pourrait la résumer dans la thèse suivante (p. 511) : « *Vivre, c'est pour un être, agir à chaque instant suivant la ligne de son plus grand intérêt* » — à condition de donner au mot d'*intérêt* l'acception extrêmement large et substantielle qu'il a dans la langue de l'auteur.

Dans cette conception de la vie, la *religion* prend une place assez singulière et qui étonnera, au premier abord, beaucoup de gens. M. Claparède voit en elle précisément un phénomène de jeu. Il fait remarquer que « comme le jeu, la religion implique projection et extension de la personnalité ; comme le jeu, elle est un phénomène de croissance, une préparation à une vie plus grande ; comme le jeu, elle repose sur le sentiment de la liberté, sur l'absence de contrainte ». Elle a un penchant au symbolisme, comme le jeu ; certaines de ses cérémonies (danses, orgies rituelles des sauvages) ont un caractère ludique, etc. Si nous rapprochons ces idées de celles que M. Pierre Bovet émettait naguère sur *l'instinct combatif* dans la religion, elles prendront un relief plus accentué. Le *combat* n'est-il pas, lui aussi, un jeu ; le jeu grave et sérieux des hommes ?

Peut-être certains esprits trouveront-ils un peu étroit le rôle que ces diverses tentatives modernes d'explication font jouer à la religion. Ce qui nous frappe, au contraire, dans ces vues nouvelles, c'est la manifestation d'une tendance générale et, somme toute, heureuse ; celle de faire rentrer la religion dans la vie, de lui assigner une fonction biolo-

gique dans l'économie humaine. Chassée jadis de partout, lorsqu'une philosophie plus ou moins matérialiste se croyait autorisée à décréter la vérité scientifique, on la rencontre partout depuis qu'on se borne à étudier impartialement les faits.

Avant de terminer ces quelques réflexions un peu décousues, on nous permettra de relever, à l'intention des pasteurs catéchistes, l'axiome suivant de M. Claparède : « Une leçon ne doit pas être autre chose qu'une réponse, réponse que l'enfant accueillera avec d'autant plus d'avidité qu'il aura été amené à formuler lui-même les questions auxquelles elle s'adresse. » — Il y a dans ces quelques mots, tout un programme de réforme du catéchuménat.

G. Berguer.

LE RÉVEIL D'OXFORD

Celui qui écrit ces lignes confesse avoir relégué trop longtemps dans le coin des livres à lire un volume de 360 pages qu'il vient pourtant de parcourir avec un vif intérêt. Il entend parler du livre que le regretté Henri Besson a consacré au Réveil d'Oxford, mais qui n'a pu paraître, comme l'on sait, qu'après la mort tragique de son auteur (*Le Réveil d'Oxford ou le mouvement de sanctification de 1874 et 1875*. — Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1915).

Très sympathique au mouvement de sanctification de 1874 et 1875, H. Besson avait eu l'idée de rassembler à son sujet des matériaux qui commençaient à se perdre. Il a recueilli les témoignages des hommes qui pouvaient encore dire ce qu'ils avaient vu et entendu. Mais bénéficiant d'un recul suffisant pour être juge sans passion des choses qu'il raconte, il a pu librement les soumettre à une sage critique. De sorte qu'avec son bon sens qui s'alliait à une haute spiritualité, H. Besson nous paraît avoir écrit un livre digne d'être répandu. Il en a même fait à certains égards, un livre d'édification par les mots profonds ou les images frappantes qu'il se plaît à extraire des nombreux documents dont il dispose.

S'adressant surtout à ses compatriotes, l'historien romand du Réveil d'Oxford a consacré une importante partie de son œuvre aux manifestations de ce réveil en Suisse. Son livre est presque une histoire religieuse de notre petit pays pendant une courte période de temps. On y retrouve les noms de beaucoup d'hommes que nous avons appris à vénérer.

Livre populaire, édifiant, destiné à un cercle bien déterminé de lecteurs, le livre d'H. Besson contient un collection d'expériences religieuses d'un grand intérêt psychologique, auxquelles il convient d'accorder une mention spéciale ici.

Les représentants du mouvement de sanctification de 1874-1875 appartiennent, en définitive, au type des optimistes religieux.

Ils n'ont pu se résoudre à gémir perpétuellement sur leurs misères et à accepter le péché comme une nécessité. Las de leurs efforts impuissants, n'ayant pas même trouvé dans la reconnaissance envers Dieu un motif suffisant de sanctification, ils ont accompli un acte de foi bien caractéristique. Ils ont « cru » à la victoire sur le péché et d'un bond ils se sont élevés dans la sphère de la sainteté parfaite. Ne pouvant donc par leur volonté propre sortir de cette région de la conscience où domine le moi présent et pécheur, pour parler comme W. James, ils ont fait en sorte que ce soit dorénavant le moi régénéré, le moi potentiel qui conduise en eux les opérations. Leur méthode présente une évidente analogie avec celle de la *mind cure* qui dit au malade : « Tu es guéri ! » Tandis que la raison tenait ce langage : « Deviens saint et tu le seras en effet », la foi peut dire : « Tu es saint, deviens-le donc ! Tu l'es en Christ, deviens-le en ta personne ! »

Pearsall Smith et ses disciples semblent du reste, au moins dans les premiers temps du Réveil dont ils furent les initiateurs, avoir échappé aux erreurs du perfectionisme. Ils reconnaissent que le chrétien sanctifié peut broncher encore et ils l'encouragent à retrouver, par un acte immédiat d'humiliation, l'attitude filiale qu'il a perdue. On sait que Wesley prononçait lui très vite, en cas pareil, le terme de déchéance. On peut donc éprouver jusqu'ici une réelle sympathie pour les chefs du Réveil de 1874. Ils ont eu raison de réagir contre la médiocrité morale dont le chrétien se contente si facilement. Ils ont bien fait d'affirmer que la puissance du Christ en nous est sans limites. Et ils se sont montrés parfaitement bibliques en disant que c'est la grâce qui sanctifie après avoir justifié. Leur psychologie était conforme à la géniale psychologie d'un saint Paul qui nous invite à faire vivre Christ en nous par la foi, plutôt que de chercher à l'imiter et qui s'écrie audacieusement : « Regardez-vous comme morts au péché », pour pouvoir précisément nous demander ensuite de « faire mourir en nous ce péché ».

Malheureusement, Pearsall Smith et la plupart de ses collaborateurs immédiats n'ont pas su attribuer à cet acte merveilleusement fécond de la foi le sens que Paul lui donnait. Quelques-uns des leaders du Réveil l'avaient déjà compromis par certaines doctrines particulières, imprudemment greffées sur le tronc principal. Mais c'est en dépouillant la foi d'une partie essentielle de son contenu, pour la réduire à l'état d'un mol et paresseux abandon en Dieu, qu'ils ont causé au mouvement de sanctification les plus gros dommages. P. Smith lui-même semble avoir reconnu, après sa chute lamentable, qu'il prêcha une foi trop peu faite de vigilance et d'action. Le reproche habituel de quiétisme qu'on lui adresse est donc justifié. H. Besson pourra dire dès lors que la doctrine d'Oxford fut en piège aux caractères faibles dont elle ne stimulait pas assez la volonté. Il opposera heureusement à la

confiance trop passive de P. Smith la foi plus agissante de Théodore Monod et il note justement que l'effroi du péché avait fini par manquer au premier de ces hommes, tandis que le second ne cessa jamais de parler de la lutte nécessaire de l'homme régénéré contre le péché.

Qu'il est important donc de saisir la foi dans sa plénitude et de la concevoir comme l'acte moral par essence, qui se répète incessamment, perpétuel abandon et perpétuel effort en même temps de l'être tout entier ! Nous avons besoin de l'apprendre encore aujourd'hui. Pourquoi faut-il que les mouvements revivalistes de l'heure actuelle oscillent entre le banc des pénitents où l'on abuse décidément des émotions et cette moderne alliance qualifiée de biblique où l'adhésion de l'esprit aux doctrines les plus massives devient condition même de vie chrétienne ? A une foi sentimentale ou à une foi intellectuelle, comme à toute foi tronquée, il faut ne jamais cesser d'opposer la foi intégrale dans laquelle se fondent en une grandiose synthèse, tous les élans et toutes les énergies de l'âme.

E. v. Hoff.

HELLÉNISME ET JUDAÏSME

M. Adolphe Reinach a réuni, en un livre d'un puissant intérêt (*L'hellénisation du monde antique*. Paris, Alcan, 1914. x, 391 p. in-8; 6 fr.), les treize conférences qu'il avait organisées à l'Ecole des Hautes Etudes sociales, à Paris, pendant l'hiver 1912-1913. Qu'est-ce que l'hellénisme? comment s'est-il formé? jusqu'où s'est-il étendu? comment a-t-il agi sur les cultures étrangères qui l'entouraient et comment ont-elles réagi sur lui? — Telles sont les questions auxquelles répondent neuf conférenciers, tous spécialistes en la matière, dans des études aussi solides qu'attachantes, puisées aux sources d'information les plus récentes et qui sont des modèles de vulgarisation scientifique. On sait avec quelle insistance les plus récents historiens du christianisme primitif ont relevé l'importance de l'hellénisme, dans le quel ils voient un des éléments constitutifs de l'atmosphère intellectuelle et morale où s'est formé le christianisme; aussi lira-t-on avec un intérêt particulier l'étude de M. P. Jouguet sur l'hellénisme en Egypte et la civilisation alexandrine et surtout celle de M. Théodore Reinach sur *l'hellénisme en Syrie : la culture grecque en face du judaïsme*.

Seule, au milieu du courant qui précipite la fusion des civilisations orientales avec la culture hellénique triomphante, la conscience juive révoltée provoque, en résistant à toute tentative d'assimilation, la crise décisive d'où naîtra le christianisme. Pour M. Reinach la cause de cette résistance ne doit pas être cherchée seulement dans l'antagonisme foncier qui séparait la religion juive de la pensée grecque, (— qui sait, pense-t-il, si à la longue l'hellénisme n'aurait pas accom-

pli son œuvre séductrice sur les Juifs comme il l'a fait sur les autres peuples de l'empire d'Alexandre ? —) elle est aussi dans la maladresse d'Antiochus Epiphane. Ce souverain déséquilibré et génial, impatient de réaliser l'unité spirituelle, gage de l'unité politique de ses Etats, ne toléra pas que les Juifs missent un obstacle à l'œuvre qu'il entendait mener rapidement. Par ses mesures iniques il souleva une résistance passionnée qui allait donner à la foi et à la nationalité juives « un prodigieux coup de fouet, un regain de jeunesse et de vigueur ». Dès lors, rajeuni et plein de confiance dans sa destinée, le judaïsme se fermera à toute influence extérieure et fera preuve — dans la propagande à laquelle il consacrera le meilleur de ses forces — d'une stupéfiante vitalité. « En face de l'hellénisme, qui restait, pour l'élite, l'école du savoir, de la politesse et de la beauté, mais qui, du fait d'une religion demeurée inférieure et puérile, signifiait, pour les multitudes, matérialisme dégradant, scepticisme frivole, néant moral, le judaïsme représentait une discipline de vie sans variété et sans grâce, enserrée dans l'étroit corset d'une loi tyrannique, mais saine et forte, soutenue par un livre prestigieux, par une croyance simple et pure, par la conviction de sa mission, qui est de proclamer et de faire triompher, non pour une aristocratie de fortune et d'éducation, mais pour tout le monde, pour ceux qui peinent et qui travaillent, la foi réconfortante dans un Dieu unique de justice et de bonté... C'est là [en Syrie] vraiment que l'idéal grec a trouvé, dans l'idéal hébreu, sa limitation et son supplément : c'est dans l'ancienne capitale des Séleucides, agrandie par Antiochus Epiphane, c'est à Antioche, où Juifs et Grecs vivaient paisiblement côte à côte pendant des siècles, que le nom de chrétiens fut prononcé pour la première fois. »

SCIENCE ET CROYANCE

M. Edmond Perrier, directeur du Muséum d'histoire naturelle et président de l'Académie des sciences de Paris, a prononcé, le 27 décembre 1915, dans la séance annuelle de l'Académie, un discours dont nous extrayons les lignes qui suivent :

«... l'évolution de l'homme a... été dirigée par d'autres lois que les lois purement physiques. Dans toute la série des êtres dont il est le superbe couronnement, les intelligences se développent avec une surprenante rapidité, préparant l'avènement de cette raison qui n'aperçut d'abord dans le monde que d'inquiétants mystères, mais s'est habituée peu à peu à le contempler sans effroi, l'étudie, le pénètre, arrive à le dominer, et qui, auparavant, nous a appris, dans notre course à travers le temps, que toutes nos émotions, toutes nos douleurs, tous nos plaisirs peuvent être ressentis par nos semblables ou, inversement, se réfléchir vers nous, créant de la sorte la sympathie, la tendresse et la charité. »

« Dans ce domaine du sentiment la science ne pénètre pas ; elle en

saurait davantage prendre pied dans celui des croyances. Il fut un temps où, s'appuyant sur la balance dont le fléau ne s'infléchit jamais après que deux poids égaux de matière ont été placés sur ses plateaux, on pouvait croire la matière indestructible, éternelle par conséquent et prétendre qu'elle existait seule dans le monde; c'était une croyance comme les autres, et qui avait sur elles l'avantage de sembler vérifiée par l'expérience. Cet avantage en faisait une sorte de contre-religion qu'ont professée pendant longtemps, non sans quelque tyrannie dogmatique, les esprits soi-disant indépendants. Mais voilà que les recherches des Becquerel et des Curie parviennent à isoler le radium, que le radium, à peine isolé, ne nous montre plus dans la matière qu'une immense condensation d'énergie qui se libère pour transformer tout ce qu'elle touche, en laissant derrière elle comme résidus, à la place du radium disparu, des corps nouveaux : de l'hydrogène, de l'hélium, susceptibles de se résoudre eux-mêmes en corps inconnus sur la terre, apparaissant momentanément dans la lumière des nébuleuses, l'archonium et le nebulium, avant de se confondre à leur tour, avec la substance fondamentale et homogène du grand Tout. La matière n'est donc plus éternelle, elle peut se dissoudre et disparaître dans l'universel et impondérable inconnu où s'élabore, se transforme et voyage toute force, à une vitesse presque instantanée. Tout ce qui est intangible, résistant, tout ce qui est accessible à nos sens peut s'effondrer, en sorte qu'il ne resterait plus qu'un vide effroyable devant ceux qui auraient mis dans ce qu'ils nous montrent leur unique foi. Par surcroît, notre confrère Pierre Puiseux vient de nous avertir que le soleil lui-même ne mourra peut-être pas lentement, comme nous le pensions, en perdant ses radiations puissantes, sa lumière, sa chaleur, sa fluidité, pour se consolider en une morne masse pierreuse, incapable d'entretenir la vie que seul il maintient sur la terre et qu'il a peut-être créée, pour se résoudre enfin en fragments dissociés, errant sans but, dans les ténèbres d'un ciel qu'il illuminait jadis. Il se peut que, brusquement, en pleine possession de tous ses magnifiques attributs, après une explosion formidable, telle que celle qui semble avoir marqué la fin de plus d'une étoile, il se dissolve totalement et se fonde, lui aussi, dans l'infini de l'éther, abandonnant à un désarroi sans nom tout le système des astres qu'il régit. »

« L'éther, l'invisible éther que nous avons nommé sans le connaître, mais qui pénètre et baigne tout, serait donc le réservoir infini d'où tout sort, où tout s'anéantit, où la matière se forme sous l'influence de mouvements de vibration, qui sont les forces, et vient s'évanouir plus tard dans l'impondérable. Seul le mouvement conditionne l'éther et le fait sortir de son indifférence. Tout mouvement — et qui nous dira d'où vient l'impulsion première! — tout mouvement l'ébranle, persiste plus ou moins, se propage et s'éteint après s'être fait tour à tour lumière, électricité, chaleur, matière, attraction, rayons invisibles, imperceptibles mais puis-

sants, et avoir créé enfin, dans les corps vivants, cette unitié mystérieuse qui apparaît directement dans les plus élevés d'entre eux, sur l'existence de laquelle nous n'hésitons pas, et que nous appelons leur conscience. «

« Où s'arrête cette évolution grandiose? Ici la science ignore et peut seulement supposer, ou, si l'on veut... espérer, et cela seul enlève à toute philosophie le droit de fonder sur elle une négation. Elle refuse de livrer bataille à aucune croyance, quelle qu'elle soit, dans le domaine de la conscience et de l'esprit, parce que ces domaines, elle ne peut les contempler que du dehors. Elle arrive jusqu'à leur frontière ; loin de les méconnaître, elle confirme leur existence, mais elle n'a aucun moyen d'y pénétrer. Elle ne s'enrégimente sous aucun drapeau, et reprend à son compte ce cri de suprême sagesse que le Christ a jeté aux hommes de bonne volonté : «Aimez-vous les uns les autres !» C'est l'heure ou jamais de le faire entendre. »

DEUX ARTICLES SUR GASTON FROMMEL

Parmi les articles parus en 1916 sur l'Apologétique de Frommel, nous signalons à nos lecteurs deux comptes rendus remarquables provenant de la Suisse allemande.

M. Paul Wernle, recteur de l'Université de Bâle, a consacré une longue étude à la *Vérité humaine* (elle a paru dans le *Sonntagsblatt* des *Basler Nachrichten*, les 7, 14 et 21 mai); étude fort distinguée à tous égards, tant par les considérations historiques qui l'ouvrent, que par la discussion théorique à laquelle M. Wernle soumet le système théologique de Frommel ; étude remarquable surtout par la pénétration avec laquelle son auteur dégage les traits dominants de la personnalité religieuse de Frommel, et montre comment, chez lui, le croyant a inspiré le théologien.

Tout récemment, M. Adolf Keller, pasteur à Zurich, qui s'est spécialisé dequis plusieurs années dans les recherches psychanalytiques appliquées à la religion et à l'enseignement religieux, et qui est l'un des représentants les plus en vue de l'Ecole de Zurich, a donné à *Wissen und Leben* (10 nov. 1916, p. 97-116) un article très étendu, tout à fait significatif, et qu'il faut lire: Les jugements que porte le pasteur de Zurich sur la pensée religieuse de Frommel sont fort curieux et prêteront certainement à la discussion. L'article de M. Keller débute par une caractéristique aussi sympathique que clairvoyante (un peu subtile, peut-être) du mouvement des idées religieuses en pays romand.

R. G.